

# 1

*Vendredi*

*Midi*

Le bureau n'avait aucune fenêtre, que des lanternes électriques pour éclairer les centaines de dos de livres sur leurs étagères en merisier. Une unique lampe banquier répandait son halo jaune sur le bureau à plateau de cuir. La pièce embaumait l'huile de lin et les pages moisies, mais, pour le Pr John Francis, cette odeur était celle du savoir.

— Le mal n'est pas à la portée de l'homme, quel que soit cet homme.

— Mais un homme peut-il se mettre hors de portée du mal ? demanda Kevin.

Par-dessus ses lunettes à double foyer, le Pr John Francis, doyen des affaires académiques, jeta un regard au jeune homme assis en face de lui et s'autorisa un petit sourire.

Ces yeux bleus cachaient un profond mystère qui lui échappait quand Kevin Parson l'avait abordé après une conférence de philosophie trois mois plus tôt. Après cette rencontre, ils s'étaient liés d'une étrange amitié qui leur faisait tenir maintes discussions de ce genre.

Kevin restait là, pieds bien au sol, mains sur les genoux, le regard pénétrant et fixe, les cheveux en bataille malgré sa fâcheuse habitude de se passer les

doigts dans ses boucles brunes vaporeuses. À moins que ce ne fût à cause de ce tic. Sa chevelure jurait avec le reste ; à tous égards par ailleurs, il était parfaitement soigné de sa personne.

Rasé de près, une eau de Cologne à la mode, agréable (Old Spice, si le professeur ne se trompait pas). Mais, avec leur air vaguement bohémien, ses cheveux fous refusaient de rentrer dans le rang.

D'aucuns tripotent des stylos, se tordent les doigts ou s'agitent sur leur siège. Kevin, lui, se passait les doigts dans les cheveux et tapait du pied droit. Pas de temps à autre ou pour marquer une pause dans la conversation, mais régulièrement, au rythme d'un tambour masqué derrière ses yeux bleus.

Si ces idiosyncrasies auraient pu en déranger certains, le Pr Francis n'y voyait que des indices énigmatiques de son caractère. La vérité – rarement évidente, presque toujours cachée dans des signes subtils. Le tapotement des pieds, le jeu des doigts, le mouvement des yeux.

Le Pr Francis repoussa du bureau son fauteuil de cuir noir, se releva lentement et s'approcha d'une bibliothèque regorgeant d'œuvres des érudits de l'Antiquité. À maints égards, il s'identifiait à ces hommes tout autant qu'à l'homme moderne.

Si on lui mettait une toge, lui avait dit une fois Kevin, il ressemblerait à un Socrate barbu. Il passa un doigt sur un exemplaire relié des manuscrits de la mer Morte.

— L'homme peut-il se mettre hors de portée du mal ? répéta-t-il. Je ne crois pas. Pas dans cette vie.

— Alors, tous les hommes sont condamnés à vivre sous l'emprise du mal.

Le Pr Francis se tourna vers lui. Kevin l'observait, immobile à l'exception de son pied droit, qui battait la mesure. Ses yeux bleus et ronds restaient fixes, le dévisageaient avec l'innocence d'un enfant, inquisiteurs,

magnétiques, imperturbables. Ces yeux attiraient des regards prolongés des personnes sûres d'elles et obligeaient les moins confiantes à détourner les leurs. Kevin avait vingt-huit ans, mais il possédait un étrange mélange d'intelligence et de naïveté que le Pr Francis n'arrivait pas à s'expliquer.

L'adulte avait la soif de connaissance d'un enfant de cinq ans. Cela avait quelque chose à voir avec une éducation à part dans une maison bizarre, mais Kevin n'en avait jamais beaucoup parlé.

— Une vie à *lutter* contre le mal, pas sous l'emprise du mal, corrigea-t-il.

— La question est de savoir si l'homme choisit le mal, tout simplement, ou s'il le crée. Le mal est-il une force qui circule dans le sang humain, cherchant à trouver une issue vers le cœur, ou est-ce une possibilité externe qui attend de prendre forme ?

— Je pense que l'homme choisit le mal au lieu de le créer. La nature humaine est saturée de mal à cause de la chute de l'homme. Nous sommes tous maléfiques.

— Et tous bons, dit Kevin en tapotant du pied. « Le bien, le mal et le beau. »

Le Pr Francis opina en entendant la phrase qu'il avait inventée, qui se référait à l'homme créé dans la nature de Dieu, l'homme beau, qui luttait entre le bien et le mal.

— Le bien, le mal et le beau, exactement.

Il se dirigea vers la porte.

— Viens faire quelques pas avec moi, Kevin.

Kevin se passa les deux mains au-dessus des tempes et se leva. Il accompagna le Pr Francis hors du bureau, au-delà d'une volée de marches vers le monde d'en haut, comme il aimait à l'appeler.

— Comment avance ta dissertation sur les natures ? demanda le Pr Francis.

— Elle vous surprendra, faites-moi confiance. J'utilise

une histoire pour illustrer ma conclusion. Peu conventionnel, j'en conviens, mais, vu que le Christ préférerait se servir de la fiction pour véhiculer la vérité, je me suis dit que cela ne vous gênerait pas que je m'inspire de lui.

— Tant que cela sert ton sujet... Je suis impatient de la lire.

\*\*\*

Kevin avança dans le hall aux côtés du Pr John Francis, songeant combien il appréciait cet homme. Le martèlement de leurs chaussures sur le parquet de bois dur se répercutait dans la salle imprégnée de tradition. Son aîné marchait lentement, son sourire facile suggérant une sagesse qui allait bien au-delà de ses paroles. Il leva les yeux vers les portraits des fondateurs de la Divinity School accrochés au mur à sa droite.

— En parlant du mal, vous ne croyez pas que tous les hommes sont capables de tenir des propos diffamants ?

— Absolument.

— Même l'évêque.

— Bien sûr.

— Vous pensez que l'évêque tient des propos diffamants ? Ça lui arrive ?

La réponse du doyen se fit entendre après qu'ils eurent fait trois pas.

— Nous sommes tous humains.

Ils parvinrent à la grande porte ouvrant sur le campus central, et le Pr Francis la poussa. Malgré les brises océanes, Long Beach ne pouvait échapper à des périodes régulières de chaleur oppressante. Kevin sortit dans le soleil éclatant de midi, et, l'espace d'un instant, leur badinage philosophique parut trivial face au monde qui s'étalait devant lui.

Une dizaine d'étudiants séminaristes traversaient le parc parfaitement entretenu, tête penchée, tout à leurs pensées, ou inclinée en arrière, le visage éclairé d'un sourire. Une vingtaine de peupliers formaient une avenue à travers l'immense pelouse. Le clocher de la chapelle dépassait des arbres au fond du parc.

À sa droite, la bibliothèque Augustine Memorial luisait dans le soleil. Au premier regard, la Divinity School of the Pacific était plus imposante et plus moderne que sa maison d'origine, le séminaire de l'église épiscopale de Berkeley.

C'était là le monde réel, composé de personnes normales ayant des histoires sensées et des familles ordinaires, aux professions admirables.

Mais lui était un converti de vingt-huit ans qui n'avait vraiment pas sa place dans ce séminaire et qui avait encore moins de raison de mener des ouailles un jour. Non parce que son intention n'était pas honorable, mais à cause de ce qu'il *était*.

Parce qu'il était Kevin Parson, qui n'avait découvert son côté spirituel que trois ans plus tôt. Il avait embrassé l'Église de toute son âme, et pourtant il ne se sentait pas plus digne – voire moins – que pourrait l'être n'importe quel poivrot à la rue. Même le doyen ne connaissait pas toute son histoire, et il doutait qu'il lui apporterait autant de soutien si c'était le cas.

— Tu as un esprit brillant, Kevin, dit le doyen, le regard tourné vers le parc. J'ai vu beaucoup de gens passer, mais peu d'entre eux étaient aussi acharnés que toi à connaître la vérité. Mais, crois-moi, les questions les plus complexes peuvent rendre fou. Le problème du mal en fait partie. Tu ferais mieux d'y aller doucement dans ta quête.

Kevin plongeait ses yeux dans le regard de l'homme vieillissant, et ni l'un ni l'autre ne parlèrent pendant un

instant. Le doyen fit un clin d'œil et il répondit par un petit sourire. Kevin aimait cet homme comme un père.

— Vous êtes un homme sage, professeur. Je vous vois en cours la semaine prochaine.

— N'oublie pas ta dissertation.

— Aucun risque.

Le doyen baissa la tête.

Kevin descendit une marche en béton et se retourna.

— Une dernière chose. En termes absolus, on peut dire que diffamer n'est pas si différent de tuer ?

— Au bout du compte, non.

— Alors, au bout du compte, l'évêque est capable de tuer ?

Le doyen leva le sourcil droit.

— C'est un peu excessif.

Kevin sourit.

— Pas vraiment. Aucun des deux n'est plus mal que l'autre.

— J'ai compris, Kevin. Je veillerai à prévenir l'évêque si l'envie le prenait de tuer son prochain.

Kevin gloussa. Il pivota et descendit les marches. Dans son dos, la porte se referma dans un doux claquement. Il se retourna. L'escalier était vide. Il était seul. Un étranger dans un monde étrange.

Combien d'adultes pouvaient fixer un escalier qu'un professeur de philosophie venait de quitter et se sentir si incroyablement seuls ? Il se gratta la tête et s'ébouriffa les cheveux. Il se dirigea vers le parking. Le sentiment de solitude s'évanouit avant qu'il ait atteint sa voiture, ce qui était une bonne chose.

Il changeait, non ? L'espoir de voir un changement arriver était la première raison pour laquelle il avait voulu être prêtre. Il avait échappé aux démons de son passé et débuté une nouvelle vie comme un être nouveau. Il avait mis son ancien être dans la tombe et, malgré les souvenirs

persistants, il revenait à la vie, comme un peuplier blanc au printemps.

Tant de changements en si peu de temps. *Si Dieu le veut, le passé restera mort et enterré.*

Il quitta le parking dans sa Mercury Sable beige et se mêla au flux constant des véhicules sur Long Beach Boulevard. Le mal. Le problème du mal. Comme la circulation : sans fin.

Pour autant, la grâce et la bonté ne s'étaient pas enfuies à toutes jambes. Jamais il n'aurait imaginé s'estimer heureux de tant de choses. La grâce, pour commencer. Une bonne école avec de bons professeurs. Sa propre maison.

S'il n'avait pas une pléthore d'amis qu'il pouvait appeler quand l'envie le prenait, il en avait tout de même quelques-uns. Au moins un. Le Pr John Francis l'appréciait.

Il soupira. D'accord, il avait encore des progrès à faire sur le plan social. Mais Samantha l'avait appelé. Ils avaient parlé deux fois au cours des deux dernières semaines. Et Sam avait plus d'un tour dans son sac. Tiens, en voilà une, d'amie. Peut-être plus qu'une amie... Son portable siffla dans le porte-tasse.

Il l'avait acheté une semaine plus tôt et s'en était servi une fois pour appeler son domicile et vérifier que son fixe fonctionnait.

Le téléphone sonna à nouveau et il le prit. L'appareil était assez petit pour être avalé si on était très affamé. Il appuya sur le bouton rouge et sut aussitôt que ce n'était pas le bon. « Ignorez ENVOYER au-dessus du bouton vert. Vert pour décrocher, rouge pour raccrocher », lui avait dit le vendeur.

Il leva le portable à son oreille, n'entendit qu'un silence et, se sentant bête, le jeta sur le siège passager. C'était probablement le vendeur qui l'appelait pour savoir s'il

aimait son nouveau téléphone. Quoique... Pourquoi un vendeur prendrait-il la peine de suivre un achat de dix-neuf dollars ?

Nouvelle sonnerie. Un klaxon retentit derrière lui. Une Mercedes bleue lui collait au pare-chocs. Il appuya sur l'accélérateur et prit son mobile.

Des feux stop rouges brillaient sur les trois voies devant lui. Il ralentit ; la Mercedes devrait attendre.

— Allo ?

— Bonjour, Kevin.

Une voix d'homme. Grave, la respiration bruyante. Articulée de manière à accentuer chaque syllabe.

— Allo ?

— Comment vas-tu, mon vieux ? Bien à ce que j'entends. J'en suis heureux.

Autour de Kevin, le monde devint flou. Il arrêta la voiture derrière une mer de feux stop, sentit la pression des freins comme une distraction lointaine. Son esprit se concentra sur la voix au bout du fil.

— Je..., pardon. Je ne crois pas...

— Peu importe que tu me connaisses ou pas.

Pause.

— Je te connais, moi. En fait, si tu te crois fait pour cette ânerie de séminaire, je dois dire que je te connais mieux que tu ne te connais toi-même.

— Je ne sais pas pour qui vous vous prenez, mais je ne vois pas du tout de quoi vous parlez...

— Ne fais pas l'imbécile ! hurla la voix dans son oreille.

L'homme prit une profonde inspiration sifflante et reprit calmement la parole :

— Excuse-moi, je ne voulais pas crier, mais tu n'écoutes pas. Il est temps d'arrêter de faire semblant, Kevin. Tu as peut-être réussi à berner les autres, mais

pas moi. Il est temps de tout exposer au grand jour. Et je vais t'y aider.

Kevin ne comprenait rien à ce qu'il entendait. Était-ce réel ? Ce devait être une mauvaise plaisanterie. Peter ? Le Peter d'« Intro à la psychologie » le connaissait-il assez pour lui faire une blague pareille ?

— Qui..., qui est-ce ?

— Tu aimes jouer, n'est-ce pas, Kevin ?

Jamais Peter n'aurait eu un ton aussi condescendant.

— OK. Ça suffit. Je ne sais pas ce...

— Ça suffit ? Assez ? Oh non, j'en doute. Le jeu ne fait que commencer. Mais il n'a rien à voir avec ceux que tu joues avec tous les autres, Kevin. Il est réel. J'envisageais de te tuer, mais j'ai décidé d'un jeu beaucoup plus intéressant.

L'homme fit une pause, produisit un son semblable à un gémississement.

— Qui..., qui va te détruire.

Kevin regarda droit devant, abasourdi.

— Tu peux m'appeler Richard Slater. Ça te rappelle quelque chose ? En fait, je préfère Slater. Et voici le jeu auquel Slater aimerait jouer. Je te donne exactement trois minutes pour appeler le journal et confesser ton péché, ou je fais sauter jusqu'au ciel cette horrible Mercury Sable que tu appelles une voiture.

— Un péché ? De quoi parlez-vous ?

— Ah ! ah ! telle est la question, n'est-ce pas ? J'étais sûr que tu avais oublié, espèce de trouillard.

Nouvelle pause.

— Tu aimes les devinettes ? En voici une pour te titiller l'esprit : *Qu'est-ce qui tombe, mais ne se lève jamais ? Qu'est-ce qui se lève, mais ne tombe jamais ?*

— Hein ? Que...

— Trois minutes, Kevin. C'est... parti. Que le jeu commence.